goûtez-moi ces biscuits-là avec cette tasse de café brûlant; ça vous accottera l'estomac au moins pour vous en retourner.

—Mais Melle Cédulie.... M. le Curé?

—D'abord, il n'y a pas de Melle Cédulie, c'est Cédulie tout court. Puis M. le curé, il sera content.... tout court aussi: c'est pas un sauvage.

—Vous êtes bien charitable tout de même.

—On connaît son monde, tout simplement. Comment trouvez-vous ces biscuits-là madame Lachance ?

—Ils fondent dans la bouche, quoi!

—C'pas? Eh bien! vous me croirez peut-être pas, mais M. le vicaire ne peut pas les sentir.

—Dans le monde...

—On ne sait pas ce qu'on souffre dans notre position madame Lachance; on ne saura jamais! C'est comme les oignons d'ailleurs; il leur fait une petite grimace à lui tout seul. Mais, c'est égal vous savez, j'en ai deux mannes pleines à ras-bords dans le grenier; tant pis...

—Ce pauvre M. le vicaire, lui qui est si bon pour nos jeunes gens, et si dévoué pour mon Cyprien.

—Je ne dis pas, mais... Au fait, Cyprien, il est marié tout de même, et avec un rôdeux de bon parti encore. Une fille pas jargande en toute que Céline; et la figure faite au pinceau avec ça. Je n'aime pas beaucoup ses frisettes, comme je disais hier à Melle Marceline; rien de pareil pour démoraliser un pays que des frisettes. Et puis elle a les moyens, la fille du père Braise.

—C'est certainement un parti extra pour mon garçon.

—Et votre Cyprien — soit dit sans vous flatter, madame Lachance — c'est un beau garçon, pas ordinaire. Après tout, cela fait un beau couple rachevé. Il faut espérer qu'ils seront heureux.

A cet instant, M. le curé entr'ouvrit la porte et madame Lachance, après avoir remercié Cédulie, entra dans le bureau. Pendant que celle-ci remettait les choses en place, elle se disait:

—Cyprien et Céline font un beau petit ménage, fini. Ils sont jeunes; ils ont les moyens; pourquoi donc qu'ils ne seraient pas heureux, je vous demande ?

Pour Cédulie qui n'avait jamais été belle, qui n'avait pas les moyens, et qui n'était plus jeune, els époux réunissaient les plus sûrs éléments de bonheur.

(A suivre)

LA BÉNEDICTION DES ERABLES

L'industrie du sucre et du sirop d'érable dans la Province de Québec.

J'ai sous les yeux, dans mon cabinet de travail, une miniature joliment réussie de la belle toile du peintre Suzor Côté: **La Bénédiction des Erables**. Ce n'est pas une fantaisie d'artiste que cette forte et vivante peinture où le talent du maître a fixé, avec un réalisme parfait et une scrupuleuse exactitude, cette manifestation imposante et champêtre, en sa naïve simplicité, de la foi ardente de nos pères. Pourquoi s'en vont-elles si tôt sur le chemin de l'oubli nos ancestrales et si belles coutumes du terroir, et que ne les conserve-t-on précieusement comme l'on fait d'un souvenir de famille très cher, ne serait-ce que pour en faire un écrin de pierres précieuses et de bijoux antiques !

Mais il y a mieux. C'est qu'avec le charme de leur pastorale beauté, eels gardent l'expression la plus pure de l'âme populaire d'autrefois, à la campagne. C'est qu'elles demeurent les témoins irrécusables de cette force latente, invincible, forteresse inaccessible aux attaques du dehors, de l'esprit religieux de nos aïeux, de leur confiance aveugle, mais sincère et native, parce que non discutée, dans la mission providentielle de notre race de perpétuer, sur ce sol d'Amérique, la fière tradition des premiers défricheurs de la Nouvelle-France.

Que de beaux et consolants souvenirs l'amant érudit de notre histoire ne pourrait-il pas faire revivre à exhumers de la poussière des vieilles chroniques curiales ces scènes de la vie rurale, alors que la paroisse était une petite patrie, tout entière absorbée dans le travail des champs et la joie de voir grandir, à l'ombre du clocher de la vieille église, le nombre de ceux qui, demain, fils de rudes et solides paysans, garderaient la tradition du sol et la défendraient âprement.

La bénédiction des érables est une de ces coutumes qui s'en vont au rancart et se perdent dans le lointain des choses oubliées. Le souffle nouveau d'un siècle d'émancipation l'a chassée, comme tant d'autres aussi respectables, à l'arrière-plan de nos usages populaires. On dit qu'elle se pratique encore dans certaines paroisses des Cantons de l'Est où, chaque printemps, ces braves gens tiennent à l'honneur d'attirer la bénédiction du prêtre sur la sève généreuse et féconde que l'érable bientôt laissera couler dans les flancs surchauffés de la monumentale bouilloire. Heureuses paroisses qui cultivent ainsi précieusement et font revivre le cher trésor de nos belles traditions !

Cette cérémonie de la bénédiction des érables est toujours empreinte d'une charmante et naïve simplicité. Le dimanche qui précède la fête, le curé en fait l'annonce au prône. A huit heures, grand'messe solennelle recommandée par les su-

criers de la paroisse, suivie de la bénédiction des érables. A l'heure dite, et bien avant, l'église est remplie; il y a foule, et, la messe terminée — une messe en plein-chant où les vieux chantres du lutrin ont donné de leur plus belle voix — on s'en va en procession à la **sucrierie** la plus voisine; l'officiant en habits sacerdotaux, précédé du sacristain qui porte la croix, et accompagné de deux enfants de choeur en surplis plus blanc que la neige qui flamboie. Et tous ces braves gens, vêtus d'étoffe du pays, chaussés de **bottes à sucre**, les solides **bottes sauvages** de chez nous, coiffés de **tuques** ou de fourrures, suivent leur vieux curé, religieusement, unissant leur pensée et leurs prières à celles du prêtre. L'on parcourt ainsi toute la **sucrierie** dans la neige que les premiers dégels ou les pluies hâtives ont durcie, pour s'arrêter sous le plus gros érable.

Là, le ministre de Dieu, après avoir aspergé d'eau sainte l'arbre géant qui frissonne et les arbres d'alentour, élève sa main blanche sur tous les fronts inclinés, comme à la grand'esse, le dimanche, à **l'ite missa est**, et fait descendre sur eux la bénédiction et la paix du Seigneur. L'arbre séculaire couvre de ses branches solides et nombreuses le groupe silencieux et recueilli; son tronc nouveau garde encore la trace des blessures que la main du sucrier a faites dans ses flancs pour lui arracher sa sève capiteuse et l'on sent sourdre de tout son être majestueux la vie nouvelle des bourgeons qui tendent vers le ciel lumineux et pur leur petite bouche d'un vert trop pâle, comme pour boire, à l'envi, les premiers rayons du soleil matinal.

Puis, l'on se rend à la **cabane** où se fait dans le sirop doré la **trempe**. La **tire** aux teintes ambrées sème de paillettes lumineuses et de nénuphars aux étranges arabesques la neige éclatante de pureté. Les rires fussent joyeux et sincères; la joie règne dans tous les coeurs; c'est le bon vieux temps de la cabane à sucre et des jours sans nuage.

Oh! oui, c'est le bon, le cher vieux temps! L'âge où la spéculation, les autos ronflants, les poêles à facettes brillantes et toutes ces chinoiseries dispendieuses n'étaient pas encore entrées sous le toit de l'habitant. Heureux temps que celui-là et comme il est bien permis de le regretter pour en mieux respirer le parfum reposant.

En ces temps anciens, notre sucre d'érable n'était, à proprement parler, qu'un produit de bien peu d'importance, sur la ferme. Nos pères en faisaient plutôt une question d'**agrément** qu'une **affaire** et les jours passés à la cabane comptaient parmi les plus joyeux de l'année et non parmi les plus productifs. On invitait les voisins pour y faire la **trempe** et, la provision de sucre amassée pour l'année, on ne songeait nullement à écouler le surplus de la fabrication sur les marchés étrangers. Il n'était pas mieux connu et le seul marché